

La montée

Une belle journée, cette montée! La veille déjà on y montait en famille. Les femmes nettoyaient le chalet pendant que les hommes mettaient en place les clédars, les pompes et les bassins; plaçaient les liens pour attacher les bêtes. On avait déjà monté le tonneau d'azi, préparé à la laiterie quelques jours avant ("l'azi" était de la cuite qui devenait acide dans le tonneau et qui servait à "trancher", c'est-à-dire à cuire le petit lait après la sortie du fromage en y versant quelques litres "d'azi" pour en extraire le séré. Il ne restait alors plus que la "cuite", résidu pour les cochons).

Le lendemain, grand branle-bas; levés de bonne heure, les fruitiers (vieux nom utilisé pour les bergers) appropriaient les vaches. Les gamins ou les filles apportaient à la grange, les grosses clochettes que l'on avait fait briller les jours précédents.

Grande excitation à l'écurie, les vaches dont l'instinct est un de leurs sens, devinaient que c'était le grand jour et se mettaient à bramer en coeur.

Vers 10 heures, les clochettes pendues aux cous des bêtes, c'était le grand départ. On attendait les 3 vaches à l'oncle William qui débouchaient de la ruelle du Cygne puis on lâchait les nôtres. Un homme devant et voilà le troupeau au pas de course vers le haut du village, le restant de la troupe suivant tant bien que mal. Une fois passé le cimetière, les bêtes se calmaient un peu en montant vers Haut-des-Prés où Emma et Alice, les vieilles filles de la Corne, montaient la garde pour protéger leurs champs contre le piétinement des bêtes.

Le Haut-des-Prés passé, les vaches trouvaient le pâturage mais elles ne s'y arrêtaient pas, sachant parfaitement qu'elles allaient plus haut, à la Muratte. C'est bien sûr les plus anciennes qui étaient devant, conduisant les plus jeunes.

Arrivées au chalet, les vaches du village retrouvaient celles de l'Epine. Commençaient alors les luttes pour désigner la plus forte. De même qu'en Valais avec les vaches d'Hérens, les nôtres du Jura

ont aussi leur reine, mais on y prête moins attention et les combats se passent durant toute la nuit.

On passait alors à table. Par beau temps, les enfants dînaient dehors devant le chalet. Grand-mère et belles-filles servaient le dîner tandis que les hommes discutaient. Le bovairon devait surveiller un peu les vaches.

Après le dîner et un bon café, quelquefois un chant de la pastorale ou un petit discours, les hommes se mettaient à rentrer les bêtes qui retrouvaient leurs places de l'année passée. On échangeait les grosses clochettes contre les petites pour la pâture. Et les discussions recommençaient sur les qualités de la Cerise ou de la Joyeuse et, la fièvre de la montée aidant, on grossissait un peu les prouesses laitières des unes et des autres.

Vers 4 heures, les fruitiers se mettaient déjà à traire. Mais attention, les bêtes excitées donnaient parfois quelques coups de pied. C'était aussi un peu une rivalité entre trayeurs, à celui qui avançait le plus. Pour cela, il fallait des vaches faciles à traire. Pendant ce temps, le bovairon soignait les veaux que l'on avait amené par chars et qui y allaient de leur concert.

Après la traite, on relâchait les vaches qui reprenaient leur va-et-vient et aussi leurs luttes. La plupart des hommes étaient déjà redescendus pour traire leurs bêtes demeurées en bas.

Il y avait donc les vaches chez Jules et celles à Millet de l'Épine. Mais d'autres paysans en avaient aussi 2 ou 3 chacun. L'oncle William dont on a parlé, l'oncle Eugène Meylan du Séchey et aussi James Rochat, dit "Mési", le voisin de l'Épine.

Le soir descendait sur les carillons des clochettes se perdant à mesure que les vaches s'éloignaient dans le pâturage. Le souper terminait cette première journée, la saison d'alpage avait commencé.



Le voilà l'oncle, dans les années septante, avec son long tablier et ses grosses bottes !